

PIERRE SAUREL

Les morts ambulants



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 055

Les morts ambulants

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 323 : version 1.0

Les morts ambulants

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

IXE-13 était toujours en Allemagne.

Il avait eu pour mission d'aller délivrer le général Rolston, l'une des têtes dirigeantes de l'armée anglaise.

Le général Rolston était prisonnier des Allemands.

Et ce qui était encore plus difficile pour IXE-13, c'est qu'Hitler lui-même avait confié la garde de Rolston au commandant Von Tracht et à Bouritz, deux des ennemis les plus jurés du Canadien.

Au contraire, il aimait se mesurer à Von Tracht et à Bouritz.

Jusqu'ici, il avait réussi à les rouler et il en éprouvait un malin plaisir.

Mais les rôles pouvaient changer.

Aidé de ses deux inséparables compagnons, sa

fiancée Gisèle Tubœuf et le Marseillais Marius Lamouche, IXE-13 espérait bien mener à bonne fin cette nouvelle mission.

Jusqu'ici, tout allait bien.

Après de multiples aventures, il avait réussi à se rendre en Allemagne avec de faux papiers d'identification.

Il s'était fait passer pour le lieutenant Adolf Laustriz.

Laustriz était un des meilleurs espions allemands, connu sous le nom de H-87.

Mais le lieutenant avait été fait prisonnier par des patriotes français et IXE-13 pouvait prendre son rôle en toute tranquillité.

Tout comme IXE-13, Laustriz travaillait avec deux compagnons, Freda Karni et le sergent Carl Bruntz.

Marius et Gisèle avaient vivement emprunté la peau de ces deux personnages.

Or, pendant que ces faits importants se déroulaient en Allemagne, tout n'allait pas très bien, pour les Allemands, en Angleterre.

Un espion nazi avait pris la place du général Rolston.

Mais il ne pouvait obtenir que des renseignements insignifiants.

Hitler décida de faire enquête et demanda à Herr Austrung, le grand chef du service d'espionnage nazi, d'envoyer son meilleur agent en Angleterre.

Or, le meilleur agent d'Austrung se trouvait H-87.

La chance souriait à notre héros.

Austrung alla lui rendre visite et lui demanda de se rendre immédiatement en Angleterre.

– Il faut que vous sachiez si notre espion remplit bien le rôle du général Rolston. Il y a certainement quelque chose qui ne va pas.

IXE-13 n'était pas fou, loin de là.

Il fit comprendre à Austrung, puis à Von Tracht, que pour bien remplir sa mission, il lui fallait connaître le véritable Rolston.

Les Allemands se rendirent à la raison.

Bouritz arrangea une entrevue entre IXE-13, Marius et le général.

IXE-13 fit semblant d'étudier les habitudes du général.

Mais il profita d'un moment d'inattention pour glisser un papier à Rolston.

Le général savait maintenant qu'IXE-13 était un ami et qu'il ferait tout en son possible pour le sortir de sa situation précaire.

Von Tracht avait accordé à IXE-13 une nouvelle entrevue... peut-être deux.

Il fallait que notre héros se hâte.

Il devait trouver un moyen de faire évader Rolston.

Lui, Gisèle et Marius cherchaient un plan.

Mais lequel ?

– Peuchère, ce ne sera pas facile, fit Marius... deux gardes surveillent constamment la porte.

– Et moi qui ne puis rien faire, se plaignait Gisèle.

– On ne sait jamais... ton tour viendra peut-

être.

Tous réfléchissaient profondément.

– Il n’y a qu’une chose à faire, en tout premier lieu.

– Laquelle ?

– Se débarrasser des gardes.

– Peuchère, ils sont deux, comment faire ?...

– Oh, ce serait facile... les tuer tout simplement, fit IXE-13. C’est le moyen le plus expéditif.

– Oui, mais ça pourrait faire du bruit, la moindre alerte pourrait causer votre perte.

– Je sais, c’est pour cela qu’il faudrait trouver un autre moyen...

Marius s’écria :

– Nous pourrions les endormir.

– Comment cela ?...

– En leur faisant boire quelque chose...

– Pauvre Marius, tu sais bien qu’ils ne voudront jamais boire.

Gisèle avait raison.

Mais IXE-13, lui, avait trouvé quelque chose dans l'idée de Marius.

– Je l'ai, fit-il. L'idée de Marius est merveilleuse...

– Mais...

– Gisèle a raison, ils ne voudront pas boire... mais ils fumeraient peut-être...

– Du poison dans une cigarette...

– Oui, un poison qui les étendrait sans connaissance, pour quelques minutes.

– Et vous sortiriez Rolston comme cela ?...

– Oh non, il pourrait revêtir l'habit d'un des gardes.

Et s'ils ne veulent pas fumer ?...

– Eh bien, nous prendrons les grands moyens.

– Lesquels ?

– Les abattre et le plus vite possible.

C'était l'unique solution.

Mais il fallait préparer autre chose.

C'était facile de faire évader Rolston par ce plan-là, peut-être, mais les Allemands s'apercevraient vite de la supercherie.

Nos héros et le général ne pourraient sortir d'Allemagne, vivants.

Il fallait, avant tout, préparer une fuite hâtive.

– Comment faire ?...

IXE-13 sourit :

– Pour cela, je sais où m'adresser.

En effet, tout espion possédait une liste.

Une liste de personnes qui sympathisaient avec les Alliés.

Ces aides bénévoles avaient déjà été d'un grand secours à IXE-13.

Eux pourraient préparer une fuite.

– Écoute, Marius, nous allons retarder notre entrevue avec Rolston.

– Comment cela ?

– Je vais me dire malade. Je le ferai savoir à Herr Austrung. Donc, nous aurons la journée de

demain devant nous pour préparer notre fuite.

– Oui, mais Herr Austrung viendra peut-être vérifier, bonne mère !

– Et il me trouvera au lit, voilà.

– Il faudrait cependant aller voir les personnes qui pourront nous aider.

IXE-13 se tourna vers sa compagne.

– Gisèle ?

– Oui.

– Tu te plaignais de ne rien faire... eh bien, c'est toi qui vas t'occuper de la partie importante de notre plan.

– Entendu.

La conversation fut interrompue par la sonnerie du téléphone..

– Allô ? fit IXE-13 en décrochant l'appareil.

– Lieutenant Laustriz ?

– C'est moi.

– Quelqu'un pour vous en bas.

– Qui ?

– Il n’a pas voulu se nommer.

– Très bien, faites monter.

IXE-13 raccrocha :

– Gisèle ?

– Oui ?

– Retire-toi dans ta chambre.

– Pourquoi ?

– Il y a quelqu’un en bas qui désire me voir... or, comme tu n’es pas Freda Karni et que nous ne savons pas si tu lui ressembles, nous ne pouvons prendre de chance.

– Très bien.

La jeune Française sortit vivement.

– Qu’est-ce que ça peut bien être ?

Quelques instants plus tard, on frappa à la porte.

IXE-13 ouvrit.

Il se trouva en face d’une jeune fille d’une trentaine d’années.

Elle était blonde et jolie.

Une véritable allemande.

– Mademoiselle ?

La jeune fille entra et referma soigneusement la porte derrière elle.

IXE-13 et Marius se regardèrent.

– Lieutenant Laustriz ?

– C’est moi.

Elle montra Marius :

– Et qui est ce monsieur ?

– C’est mon compagnon, le sergent Carl Bruntz. Si c’est quelque chose de spécial, vous pouvez parler devant lui.

– Bon.

La jeune fille leva les yeux.

– Permettez-moi tout d’abord de vous poser quelques questions. Vous connaissez l’Angleterre ?

IXE-13 tressaillit.

– Il connaissait cette phrase : « Vous connaissez l’Angleterre ? »

C'était la première phrase d'un code dont se servaient les Alliés.

Est-ce que cette jeune fille était une amie imprévue ?

Le Canadien répondit selon le code.

– Oui, et la température est fort humide.

– À cause du brouillard ?

– Oui, parce que l'Angleterre est une île, donc entourée d'eau.

– Est-ce que le brouillard vous empêche de voir ?

– Non, je vois partout où il y a de la lumière. Et la lumière va se faire bientôt.

Le code avait été récité mot à mot.

Donc, aucune erreur, la jeune fille était une amie.

Marius n'avait rien compris à tout ce manège.

IXE-13 lui glissa à l'oreille.

– C'est un code... elle est une amie...

– Ah bon !

La jeune fille reprit :

– Lieutenant Laustriz, je suis venue comme messagère. J’ai un message pour vous. Mais j’avais ordre de vous poser ces questions...

– Je comprends... alors, quel est ce message ?...

– Il est simple et il vient de France. Voici. Le lieutenant Laustriz s’est évadé et il est en route pour Berlin.

Une bombe aurait éclaté sur la tête de notre héros et ça n’aurait pu être pire.

II

IXE-13 fut le premier à recouvrer l'usage de la parole.

– Le lieutenant Laustriz ?

– Parfaitement.

– Et vous dites qu'il s'en vient directement à Berlin.

– Oui.

– Bonne mère !

Le Canadien se ressaisissait :

– Qui vous a donné cette nouvelle-là ?...

– Nous l'avons eue de France.

– Quand ?

– Hier.

– Et ce n'est qu'aujourd'hui ?...

– Il a fallu que je parte à votre recherche.

La jeune fille ouvrit son sac à main et sortit un papier.

Elle le tendit à IXE-13.

– Tenez, lisez. C’est là la teneur du message que nous avons reçu. Il était en langage chiffré. IXE-13 prit la feuille. Il lut :

– Lieutenant Laustriz, espion H-87 s’est évadé. Un ami a pris sa place à Berlin. Le retrouver et l’avertir. Véritable Laustriz arrivera à Berlin bientôt, probablement vers le 22 à dix heures, car nous supposons qu’il a fui par train.

C’était tout.

Marius s’écria :

– Peuchère, il faut faire quelque chose...

La jeune fille, elle, ne perdait pas son sang-froid.

– Mon père a analysé la situation. Il ne reste qu’une chose à faire.

– Laquelle ?

– Quitter l’Allemagne au plus tôt.

IXE-13 bondit :

- Impossible.
 - Pourquoi ?...
 - Parce que j’ai une mission à accomplir et je l’accomplirai, quoi qu’il en coûte.
 - Mais, vous ne pourrez pas demeurer dans la peau de votre personnage.
 - Il le faut absolument.
- Il y eut un très long silence.
- Jamais IXE-13 ne s’était trouvé dans une situation aussi embarrassante.
- Il se tourna vers la jeune fille :
- Votre nom, mademoiselle ?
 - Appelez-moi Anna.
 - Eh bien, Anna, vous êtes une amie, vous désirez faire quelque chose pour nous aider ?...
 - Tout ce que je peux.
 - Eh bien, pouvez-vous nous organiser une fuite hâtive... pouvons-nous quitter l’Allemagne en toute sécurité ?
 - Probablement... mon père vous conduira

hors de Berlin... dans un petit village sur la mer du Nord, il pourrait vous passer un sous-marin...

– Ce serait fameux, Mais comment faire pour sortir de Berlin ?

– Oh, ça, c'est assez facile... mais je me demande si vous vous prêteriez à ce petit jeu.

– Un petit jeu ?... quel jeu ?...

La jeune fille souriait.

– Eh bien, voilà. Papa est entrepreneur de pompes funèbres et il pourrait vous transporter dans des cercueils.

Marius sursauta :

– Dans des cercueils ?

– Parfaitement...

– Brrr... c'est pas très réjouissant.

IXE-13 coupa :

– C'est possible, et je trouve même que c'est très ingénieux.

– Bonne mère, nous serions des morts ambulants.

– Exactement.

– Mademoiselle Anna, vous allez me donner votre adresse. Dites à votre père qu’il se prépare à nous aider... je vais accomplir ma mission le plus tôt possible...

– Mais le lieutenant qui doit arriver... à dix heures, ce soir ?...

– Je vais m’en charger... nous partirons sans doute demain.

– À quelle heure ?...

– Je l’ignore. Que votre père se tienne prêt à toute éventualité.

– Combien de cercueils ?...

– Il en faudra quatre.

– C’est parfait, lieutenant, je ferai le message.

La jeune fille salua et sortit.

– Eh bien, Marius, il va falloir précipiter les événements...

– Mais, bonne mère, nous ne pouvons pas enlever le général avant demain.

- Je sais.
- Et le vrai lieutenant ?...
- J’ai mon idée.

IXE-13 sortit de la chambre et alla à celle de Gisèle.

– Viens nous rejoindre, nous avons une grande nouvelle à t’apprendre.

On imagine la surprise de la fiancée d’IXE-13.

Quand elle fut remise de ses émotions, elle demanda :

- Qu’allons-nous faire ?
- Eh bien, tout d’abord, tu n’as pas à t’occuper d’organiser notre fuite.
- Donc, plus de mission.
- Oh ! si, et la plus importante de toutes.
- Ah !
- Il va falloir que tu repères le lieutenant Laustriz et l’empêches de se rapporter. Il faut que tu fasses cela le plus tôt possible.
- Hum... ce ne sera pas facile... Je ne le

connais pas...

– Non, mais tu es femme, je n’ai pas besoin d’en dire plus long. Use de ton charme. Fais ce que tu voudras, mais empêche Laustriz de se rendre au bureau du service secret. Nous sommes certains qu’il ne pourra se rapporter avant demain matin.,

– Mais où le trouver ?...

– Tout d’abord, surveille l’arrivée du train de dix heures... s’il ne descend pas, va dans les hôtels... et même les maisons de pension. Tu peux téléphoner, ça sauve du temps.

– Je ferai mon possible.

– Demain, pour trois heures, arrange-toi pour être au rendez-vous, à cette adresse.

IXE-13 lui donna l’adresse du père d’Anna.

– Et maintenant, Marius, il va falloir travailler.

– Je suis bien prêt, moi, patron, que faut-il faire ?

– Trouver le poison et fabriquer les cigarettes... J'ai idée que les prochaines vingt-quatre heures seront assez mouvementées.

III

Dix heures !

Gisèle s'était rendue à la gare.

Les gens se mirent à descendre du train.

Mais elle avait beau les regarder, elle ne reconnaissait pas le lieutenant Laustriz.

Elle décida de revenir à l'hôtel et de là, de téléphoner aux autres hôtels et aux maisons de chambres.

Elle traversa la gare et s'engagea sur la chaussée humide.

Soudain, une automobile cria.

Elle ne pouvait s'arrêter et s'avancait sur Gisèle.

La jeune fille ne pouvait retourner en arrière.

Il n'y avait qu'une chose à faire, traverser vivement la rue.

Elle s'élança.

Gisèle courut vivement et évita l'automobile de justesse.

Son manteau frôla l'aile de la voiture, un taxi de Berlin.

Le chauffeur eut cependant peur de frapper Gisèle.

Il donna un coup de roue et l'infaillible arriva.

Il donna contre l'autre voiture.

En l'espace d'une seconde, la foule s'était rassemblée.

Le chauffeur avait rattrapé Gisèle.

– Ne vous sauvez pas... attendez... vous êtes un témoin important.

Gisèle dut revenir sur les lieux de l'accident.

Les deux conducteurs commencèrent à s'enguirlander.

– C'est votre faute, disait le chauffeur de taxi.

– Non, c'est celle de cette demoiselle qui traversait la rue sans regarder.

– Pardon, dit Gisèle, j’ai regardé, mais vous aviez un stop à faire.

– J’ai glissé.

– Bon, ne venez pas dire que c’est de ma faute.

Le conducteur de la voiture s’écria :

– En tout cas, je n’ai pas grand temps à perdre avec les chauffeurs de taxi. Prenez mon numéro de licence, je prends le vôtre et les assurances décideront. Nous verrons bien lequel de nous deux aura raison.

– Je n’ai pas peur du tout, fit le chauffeur de taxi. D’autant plus que j’ai deux témoins. Cette demoiselle... et le client que j’ai dans ma voiture... et c’est quelqu’un... un lieutenant de la Gestapo...

Le conducteur pâlit :

– Un lieutenant ?...

– Parfaitement... et c’est un bon témoin... vous voyez...

Le conducteur prenait le numéro de licence.

Le chauffeur l'imita.

– Je veux avoir le nom des deux témoins. Votre lieutenant, surtout, j'ai pas envie que vous me le changiez rendu en cour... on vous connaît.

– Prenez-le si vous le voulez...

L'homme s'avança vers la voiture.

– Voulez-vous me donner votre nom, lieutenant... ?

Gisèle entendit une voix qui répondit :

– Adolf Laustriz... et faites vite, je suis pressé.

Gisèle se retint pour ne pas pousser un cri de surprise.

Le hasard venait de la mettre en présence de Laustriz, Il ne fallait pas le laisser s'échapper.

L'homme avait déjà regagné sa voiture et se préparait à démarrer.

Le chauffeur de taxi retourna vers la sienne.

– Monsieur ?

Le chauffeur se retourna :

– Mademoiselle...

– Cet accident... je suis un peu énervée... j'ai mal à la jambe... j'ai glissé... vous ne me conduiriez pas...

– C'est que j'ai un client.

Laustriz avait entendu la conversation :

– Ça ne me dérange pas du tout. Faites monter mademoiselle... reconduisez-moi, je descends à l'hôtel, tout près d'ici... vous la mènerez ensuite.

– Merci, lieutenant.

Sans hésiter, Gisèle s'engouffra à l'arrière.

Elle était assise, juste aux côtés du véritable lieutenant Laustriz.

Le lieutenant se tourna vers Gisèle.

– Vous êtes blessée, mademoiselle ?

– Non, non, ce n'est rien, lieutenant, un simple petit choc nerveux.

– Ah bon !

Il n'y avait pas beaucoup de clarté.

Mais Gisèle pouvait déjà dire qu'IXE-13 avait fort bien réussi son maquillage.

Il ressemblait beaucoup au Lieutenant Laustriz.

– Vous descendez où, mademoiselle ?...

– Oh, je ne sais pas...

Pour dire vrai, Gisèle ne le savait pas du tout.

La question de Laustriz la mettait fort mal à l'aise.

– Comment cela ?...

– Eh bien, j'étais venue pour rencontrer quelqu'un... un ami qui devait arriver ce soir... j'aurais passé ma soirée en sa compagnie... mais là, ma soirée est terminée... il n'est que dix heures, et je n'ai pas du tout le goût d'entrer à la maison... surtout après cet événement.

– Je vous comprends parfaitement.

– Je crois que j'aurais besoin d'un verre de fort pour me remonter...

Et elle se disait en elle-même :

– Si ce n'est pas un imbécile, il va me l'offrir.

Le lieutenant n'était pas un imbécile.

– Eh bien, puis-je vous offrir ce verre, mademoiselle ?

– Vraiment, je ne sais pas si je devrais accepter.

– Mais, allons donc...

Gisèle sourit :

– Vous insistez si gentiment, lieutenant.

La voiture ralentit.

– Vous voilà arrivé à votre hôtel, lieutenant.

– Merci, mademoiselle descend avec moi.

– Bon, c'est parfait.

Le lieutenant n'avait pas l'habit militaire.

Il salua tout simplement le chauffeur sans le payer.

– Vous enverrez votre compte à la Gestapo.

– Mais ?...

– N'ayez crainte, vous serez réglé. C'est tout.

Et prenant Gisèle par le bras :

– Venez, mademoiselle.

Il l'entraîna à l'hôtel.

– Asseyez-vous un instant, le temps de louer ma chambre.

– Bien, lieutenant.

Laustriz revint au bout d'une dizaine de minutes.

– Je ne vous ai pas fait trop patienter ?...

– Mais non.

Ils se dirigèrent vers le petit bar et le lieutenant commanda deux liqueurs.

Gisèle demanda :

– Dites-moi, vous êtes bien lieutenant, n'est-ce pas ?... Le chauffeur a dit cela, mais vous ne portez pas l'habit militaire.

– Oui, je suis le lieutenant Laustriz en effet... mais pour des raisons spéciales, je ne porte pas l'habit.

Ils causèrent pendant plus d'une heure.

Gisèle avait pris deux consommations et achevait sa troisième.

Elle se montrait de plus en plus gaie.

– Eh bien, franchement, je ne regrette pas de ne pas avoir rencontré mon ami.

– C’est vrai ?...

– Mais oui, j’ai passé une soirée des plus agréables.

– Tant mieux... nous pourrions peut-être nous revoir...

– Mais je le désire, mon beau Lieutenant... Vous permettez que je vous appelle Adolf ?

– Je vous appellerai Freda ?

– Exactement.

– D’ailleurs, ce nom me rappelle des souvenirs. J’avais une compagne du nom de Freda... mais elle n’est pas à Berlin actuellement.

– Et moi, mon ami n’y est pas... je crois que c’est pour cela que nous sympathisons si bien, mon cher Adolf.

Le bar allait fermer.

– Nous allons être obligés de nous quitter, remarqua Gisèle.

– Pas nécessairement. Vous pourriez monter à ma chambre. Je puis commander d'autres consommations.

– Oh non, lieutenant...

– Vous avez peur de moi ?...

– Non, vous ne semblez pas méchant... mais vous êtes un peu vite...

– Je vous assure que mes intentions sont honnêtes...

– On dit toujours cela... je vous remercie de votre invitation, Adolf, mais pas le premier soir... je ne dis pas... quand je vous connaîtrai... un peu plus... je vous promets que je ne refuserai pas...

– Comme vous voudrez.

Ils se levèrent.

– Quand allons-nous nous revoir ?

– J'allais justement vous proposer quelque chose. Demain matin, je viens vous chercher à votre hôtel...

– Demain matin ?...

– Oui, c'est la fête de mon père... je voudrais

lui acheter une cravate et une chemise et j'ai besoin d'un homme pour me donner quelques conseils...

– C'est impossible.

– Pourquoi ?...

– Parce que demain, je dois aller me rapporter... Je pourrais vous rencontrer vers dix heures et demie...

– Oh, lieutenant... c'est tard... les magasins seront bondés... et puis, si je viens à bonne heure, eh bien, vous aurez une compagne pour votre petit déjeuner.

Ils étaient rendus à la porte de l'hôtel.

– Je vais vous reconduire...

– Non, non, vous êtes fatigué... alors à demain ?...

– Je ne sais pas si...

Gisèle ajusta le nœud de sa cravate :

– Vous n'allez pas me refuser cela... tenez, je resterai avec vous jusque vers trois heures, je vous le promets... et demain soir... eh bien...

j'accepterai l'invitation que j'ai refusé ce soir.

Il hésitait.

– Vous m'avez dit que vous arriviez de voyage... vos chefs le savent-ils ?...

– Non.

– Eh bien, vous vous rapporterez demain après-midi après trois heures, c'est simple.

– Soit. Puisque je pourrai me rapporter vers trois heures... j'accepte. Alors, vous ne voulez pas que je vous reconduise... ?

– Non, non, dormez, n'oubliez pas que vous avez un rendez-vous demain.

– Je ne l'oublierai pas.

Il tendit la main à Gisèle.

– Bonsoir.

– Oh, méchant, est-ce parce que vous êtes lieutenant que vous n'embrassez pas les jeunes filles ?...

Il la serra contre lui :

– Freda !

– Adolf !

Leurs lèvres s'étreignirent en un long baiser.

– À demain ?

– À demain !

Le lieutenant entra à l'hôtel en murmurant :

– Mein Gott, je ne croyais pas trouver une petite femme comme cela en arrivant à Berlin. Et elle promet... eh bien, mon petit Adolf, tu n'es pas trop malchanceux.

Quant à Gisèle, ce n'était pas le même refrain.

Elle respirait plus à l'aise.

– Ouf... j'ai réussi... ça n'a pas été facile... il faudra que j'arrive à son hôtel pour neuf heures demain, autrement, il serait capable d'aller se rapporter.

Elle s'essuya le bout des lèvres, puis fit signe à un taxi.

Elle jeta le nom de son hôtel.

Quelques minutes plus tard, elle frappait à la porte de chambre d'IXE-13 et de Marius.

– Entrez.

En la voyant apparaître, notre héros s'écria :

– Eh bien ?...

– Je l'ai rencontré.

– À la gare ?

– Non.

Et Gisèle raconta l'événement.

Puis, elle fit le récit complet de sa conversation avec Laustriz.

Cependant, elle omit de dire qu'elle l'avait embrassé.

Elle ne voulait pas rendre IXE-13 jaloux.

– Bonne mère, tu y vas, la petite, s'écria Marius... pour moi, le lieutenant doit avoir hâte à demain soir...

– Et nous, demain soir, nous serons loin, si tout va bien.

– Vous avez préparé les cigarettes ? demanda la fiancée du Canadien.

– Oui, et de plus, nous avons eu de la visite.

– Qui ?

– La demoiselle Anna. Elle nous a annoncé que tout marchait. Son père est prêt à nous transporter. Demain matin, il va chercher des papiers en disant qu’il a quelques cercueils à livrer au loin.

– Pourquoi ces papiers ?...

– Eh bien, avec ces papiers-là, il n’a qu’à les montrer et on ne fouille pas sa voiture.

– Ah bon. Alors demain, à trois heures ?

– Oui, nous avons rendez-vous chez le père d’Anna... si tout va bien.

– Oui, peuchère... car il ne faut pas oublier que nous n’avons pas encore fait évader le général Rolston.

IV

À neuf heures exactement, Gisèle se présentait à l'hôtel.

Le lieutenant dormait encore.

En apprenant l'arrivée de son amie, il s'habilla en vitesse et tous les deux partirent en direction de la salle à dîner.

Puis, ce fut le tour des magasins.

Le lieutenant avait beau faire des suggestions, ce n'était jamais au goût de Gisèle.

Enfin un peu après midi, elle acheta une cravate dans un grand magasin.

– Maintenant, vous m'emmenez dîner ?

– Mais oui, où vous voudrez.

Gisèle connaissait un grand restaurant de Berlin où la foule était dense.

On prenait un temps énorme à se faire servir.

Ils arrivèrent au restaurant vers midi et demi.

Lorsqu'ils finirent de manger, il passait deux heures.

– Maintenant, il faut que j'achète la chemise...

– Oui, mais n'oubliez pas qu'à trois heures, je vais me rapporter.

– Je n'oublie pas. Lieutenant, d'autant plus que moi, j'ai une compagne à voir.

– Alors, c'est parfait.

Malgré elle, Gisèle était nerveuse.

À cette heure-là, IXE-13 et Marius devaient être rendus à la prison.

Que s'y passait-il ?

*

– Ya ?

– Commandant ?

– Ya ?...

– Le lieutenant Laustriz et le sergent Bruntz

sont ici pour vous voir.

– Très bien, faites entrer.

IXE-13 et Marius parurent.

Ensemble, ils levèrent le bras pour exécuter le salut militaire :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Le commandant Von Tracht demanda :

– Alors, vous venez pour voir votre prisonnier, lieutenant ?

– Oui. Mais on m’a dit que vous désiriez me voir ?

– Exactement. Oh, ce ne sera pas long. Je voulais tout simplement vous dire que c’est votre dernière entrevue avec le prisonnier.

– Ah, pourquoi donc ?

– Les ordres sont du führer. Il veut que nous fassions parler le général coûte que coûte... alors j’ai idée qu’il n’aura plus le goût de desserrer les lèvres après nos petites entrevues.

IXE-13 ricana :

– Il n'en aura pas la force.

– C'est justement ce que je veux dire. Donc, obtenez le plus de renseignements possible et partez pour votre mission.

– Herr Austrung est-il au courant ?

– Oui. Vous pourrez partir aussitôt que possible, car il laissera vos papiers avec vos instructions à votre hôtel.

– Parfait.

– Maintenant, vous pouvez aller, le capitaine Bouritz vous attend.

De nouveau, IXE-13 et Marius saluèrent :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Ils allèrent au bureau de Bouritz.

– Nous allons vous donner une heure d'entrevue avec le prisonnier vu que c'est la dernière fois.

– Merci capitaine.

– Quand l’heure sera terminée, j’irai vous chercher.

Il les emmena à la cellule qui n’était ni plus ni moins qu’un salon.

Comme nous l’avons dit lors de notre dernier chapitre, on se servait de cette cellule pour essayer de tromper les prisonniers.

Le général Rolston était assis dans son fauteuil, la tête basse.

Les gardes ouvrirent la porte et firent entrer IXE-13 et le Marseillais.

Les deux gardes refermèrent la porte derrière eux, mais en restant dans la cellule, et le fusil à la main, prêt à tirer.

Ils avaient reçu l’ordre de toujours surveiller.

– Bonjour, général. Vous ne paraissez pas gai aujourd’hui ?

Rolston leva la tête.

– Ah, c’est vous ?...

– Mais oui, je viens vous poser encore quelques questions... il faut connaître vos goûts,

si nous voulons bien vous traiter.

– Évidemment.

IXE-13 commença à poser ses questions.

Rolston répondait sans trop de protestations.

Il paraissait fatigué et vieilli.

Marius commença à causer avec les gardes.

– Vous le surveillez toujours comme cela ?

– Oui.

– C'est un prisonnier important, fit l'autre garde.

– Vous pourriez quand même vous reposer... surtout, pendant que nous sommes là...

– La consigne, c'est la consigne.

IXE-13 fumait.

Marius sortit son paquet de cigarettes.

– Vous fumez, dit-il à l'un des gardes.

– C'est défendu sur la garde.

– Bah, défendu... vous êtes comme nous autres... quand vous en avez la chance...

– Nous n’avons pas le droit... si le capitaine nous surprenait.

– Il ne reviendra pas avant une heure.

– C’est vrai, il nous l’a dit.

Le garde hésitait.

Il se tourna vers l’autre, l’interrogeant du regard.

– Fume si tu veux... d’ailleurs moi, je resterai dans la porte.

– Vous ne fumez pas ?

– Jamais...

– Ah, c’est rare...

Marius regarda celui qui fumait :

– Allons, acceptez... dans le coin, là personne ne vous verra, ça va vous reposer et si quelqu’un vient, votre compagnon pourra vous avertir...

– Tu ne me rapporteras pas, Fritz ?

– Un fou, si je fumais, je ferais comme toi...

– Il y a tellement longtemps que je n’ai pas fumé... ça fait cinq heures que nous montons la

garde, nous finissons dans quarante minutes...

Il prit la cigarette du paquet.

Marius en sortit une à son tour.

Il tendit l'allumette :

– Allumez-vous...

L'Allemand s'était reculé dans le coin.

Il alluma sa cigarette.

Marius revint vivement vers celui qui se tenait à la porte.

– S'il vient quelqu'un, n'oubliez pas d'avertir...

Soudain, le garde qui fumait poussa un gémissement :

– Oh...

Et il s'écroula sur le plancher.

L'autre se pencha vivement, mais il n'eut pas le temps de faire un geste.

Marius avait laissé son paquet de cigarettes ouvert.

Il en lança le contenu en pleine figure du Nazi.

Le tabac qui s'échappa lui arriva dans les yeux.

En même temps, il reçut sous la mâchoire, un coup de poing qui aurait pu tuer un cheval.

– Marius ?

– Patron ?

– Vite, mets sa casquette et tiens toi dans la porte, le fusil à la main.

Le général n'était pas encore revenu de sa surprise.

– Général, vite, endossez le costume de celui-là...

– Mais...

– Obéissez, nous n'avons pas une seconde à perdre.

IXE-13 l'aida à dévêtir le garde.

Deux minutes plus tard, le général endossait les habits.

Marius prit les clefs de la porte et l'ouvrit.

– Et maintenant, allons-y et à la grâce de

Dieu...

IXE-13 partit le premier.

Mais il prit le corridor en sens inverse.

Où cela menait-il, il ne le savait pas, mais par ce chemin, il ne passerait certainement pas devant le bureau de Bouritz.

Ils longèrent le corridor.

À deux reprises, ils rencontrèrent des gardes.

Mais ces derniers les laissaient passer.

Ils arrivèrent enfin à une petite porte donnant sur la cour.

Il y avait un garde à la porte.

– He, on ne sort pas par ici.

– Pardon, dit IXE-13. Je suis le Lieutenant Laustriz, et je dois sortir par ici.

– Lieutenant ou non, faites le tour.

– Vous oubliez que je suis un officier de notre grand führer.

Au mot führer, le soldat leva le bras :

– Heil Hitler.

IXE-13 n'attendait que ce moment.

Un coup de poing fit tomber le garde.

Mais il n'était qu'étourdi.

Rolston ramassa la carabine et lui en donna un coup sur la tête.

– Il en aura pour quelques minutes.

– Gardez le fusil, il peut nous être utile.

Ils sortirent dans la cour.

Mais la cour était entourée d'une haute muraille et les gardes en protégeaient les entrées.

– Il faut passer, coûte que coûte.

Il se dirigea vers l'un des gardes.

Ce dernier plaça aussitôt sa carabine de travers.

– On ne passe pas...

IXE-13 sourit :

– Savez-vous qui je suis ?...

– Non.

– Je suis le lieutenant Laustriz. À partir de demain, je deviens en charge des gardes.

– Bien, lieutenant, mais vous ne pouvez pas sortir par ici.

– Je ne le désire pas non plus. Je veux tout simplement vérifier les serrures des portes. C’est mon droit.

– Parfait.

Le garde recula de quelques pieds.

Rolston, la casquette baissée, cachait une partie de son visage.

Le garde avait toujours le fusil à la main, prêt à tirer.

IXE-13 fit un signe au Marseillais.

Le Canadien ouvrit la porte.

Au même instant, Marius donna un violent coup sur le fusil.

Le garde l’échappa.

Une seconde plus tard, ils étaient tous trois dans la rue et la porte refermée derrière eux.

Mais l’alarme se donna vivement.

Des coups de fusils partirent de la cour.

On allait se lancer à leur recherche.

Une automobile avec un chauffeur en habit militaire était arrêtée devant la grande porte.

– Vite, chauffeur, deux prisonniers viennent de s'échapper, ils ont fui dans un camion... Il faut les poursuivre...

– Montez...

Nos trois amis ne se le firent pas dire deux fois.

L'auto démarra en trombe.

– Par où sont-ils partis ?

– Par là ?...

IXE-13 montra une direction.

N'importe laquelle, pourvu qu'on s'éloigne de cette prison de malheur.

L'auto roulait depuis deux minutes.

– C'est inutile, dit IXE-13, nous devons nous être trompés, faites demi-tour.

– Bien.

Ni Marius, ni Rolston ne comprenaient l'idée

d'IXE-13.

Pourquoi voulait-il retourner en arrière ?

Il était certain de rencontrer ses pires ennemis qui étaient lancés à sa poursuite.

Pour exécuter le virage, la voiture dut ralentir.

– Attrape !

Le chauffeur tomba sur sa roue.

IXE-13 saisit vivement le volant, mit le pied sur le frein et fit stopper la voiture.

– Tire le Marius.

IXE-13 fit demi-tour.

Il prit place au volant et la voiture reprit sa course.

Un peu partout, dans la ville, on entendait le bruit des sirènes.

– Il n'est plus prudent de voyager dans cette voiture.

On cherchait.

– Venez, il y a un poste de taxis, tout près.

IXE-13 s'arrêta dans une ruelle.

Quelques secondes plus tard, ils sautaient dans un taxi.

IXE-13 jeta une adresse.

Marius chuchota à son oreille :

– Vous avez dit 235 et l’entrepreneur demeure au numéro 426.

– Je sais, mais j’aime mieux marcher un petit bout. On peut retrouver le chauffeur.

La radio marchait dans l’automobile.

IXE-13 demanda :

– Chauffeur.

– Monsieur ?

– Pourriez-vous fermer votre radio ? j’ai mal à la tête et cette musique me tombe sur les nerfs.

– Certainement.

Le chauffeur tourna le commutateur.

– Voilà monsieur.

– Merci.

C’est qu’IXE-13 avait peur.

D’une minute à l’autre, on annoncerait

l'évasion des prisonniers et l'on donnerait leur description.

Ce qui importait pour le moment c'était d'arriver sains et saufs chez le père d'Anna.

V

Il était deux heures et demie.

L'heure décisive approchait.

– Je crois que c'est le temps de choisir ma chemise et de laisser cet imbécile de Laustriz.

Et Gisèle n'hésitait pas.

La première belle chemise qu'elle vit, elle l'acheta.

À trois heures moins quart, elle était prête à partir.

– Nous allons nous revoir ce soir ? demanda Laustriz.

– Mais oui, je vous l'ai promis...

– Puis-je faire monter des consommations à ma chambre ?

– Certainement... vous vous rappelez ce que je vous ai dit hier ?... Montez-en. Je vous promets

que vous allez passer une belle soirée.

– Je n'en doute pas. À quelle heure dois-je vous rencontrer ?

– Je ne sais pas, ça dépend de mon amie... je me rendrai à votre hôtel.

– Alors, c'est parfait.

Ils étaient en pleine rue :

– On s'embrasse ? demanda le lieutenant.

– Pas en pleine rue, voyons... tu te reprendras ce soir... gros fou. Tu m'embrasseras tant que tu voudras. À ce soir.

Et Gisèle ricanait :

– Oui, tu vas certes passer une belle soirée quand tu apprendras la nouvelle.

Elle sauta dans un taxi.

Elle prit un air triste pour demander au chauffeur :

– Conduisez-moi chez l'entrepreneur de pompes funèbres.

– L'adresse ?

Gisèle donna l'adresse et s'assit à l'arrière de la voiture.

Le taxi démarra.

– Quelqu'un de vos parents qui est mort ? demanda le chauffeur.

Gisèle s'essuya les yeux.

– Oui... mon père...

– Oh !

À ce moment, la radio annonça :

– Attention... attention... toutes les personnes en automobile et les chauffeurs de taxi.

Le chauffeur monta l'appareil.

– Un prisonnier s'est évadé de la prison de Berlin. Deux hommes sont avec lui. L'un se fait passer pour le lieutenant Laustriz et l'autre, pour le sergent Bruntz. Toutes personnes qui les auraient fait monter dans leur voiture sont priées de le rapporter immédiatement. Voici le signalement des trois individus.

Suivait une description complète.

Gisèle était folle de joie :

– Ils ont réussi... ils ont réussi.

À l'heure qu'il était, ils devaient être déjà rendus chez l'entrepreneur.

La voiture ralentit :

– Vous voilà arrivée, mademoiselle.

– Merci.

Gisèle paya et descendit.

Elle sonna à la porte de la maison.

Ce fut Anna qui vint ouvrir.

Gisèle glissa le mot de passe :

– Je suis un mort ambulante.

– Entrez.

Aussitôt qu'elle eut mis le pied dans la maison, Gisèle demanda :

– Mes deux amis... est-ce qu'ils sont arrivés ?

– Vous voulez dire vos trois ?... Oui, ils sont là depuis environ cinq minutes. Suivez-moi, ils sont dans la cave avec papa.

Le cœur de Gisèle bondissait.

IXE-13 avait réussi à accomplir sa mission :

– Gisèle !

– Mais oui, c'est moi. Je savais que vous réussiriez...

– Et toi ?

– Oh moi, tout a marché comme sur des roulettes. J'ai hâte de voir la tête que le véritable Laustriz va faire quand il apprendra la nouvelle, et surtout, quand il se verra seul, ce soir.

– Non, pour moi, il ne sera pas seul.

– Comment cela ?

– J'ai bien peur qu'il passe un mauvais quart d'heure. On va l'arrêter, car maintenant que je me suis fait passer pour lui, on va le prendre pour moi.

La situation était même comique.

*

– Le lieutenant Laustriz, d'un pas digne, pénétra dans l'édifice de la Gestapo.

Il allait se rapporter.

Il monta au bureau du service secret.

Aussitôt qu'il fut entré, un jeune soldat poussa un cri :

– C'est lui !

– Qui ?

– Quoi ?

– Le lieutenant Laustriz, celui qu'on recherche... je le reconnais...

Presqu'aussitôt, une dizaine de revolvers se braquèrent en direction de Laustriz.

– Hein, mon petit ami, fit un sergent, vous n'avez pas pu aller loin.

– Que signifie cette comédie ?

Les soldats éclatèrent de rire :

– Il essaie de bluffer par dessus le marché... eh bien, tu vas le savoir dans quelques minutes, mon jeune.

– Je vous prierais de me porter respect, je suis le lieutenant Laustriz.

– Ah, ah, lui porter respect... nous verrons bien si le commandant Von Tracht te portera respect, lui.

Le sergent fit signe.

Deux soldats encadrèrent le lieutenant complètement abasourdi.

Le pauvre Laustriz se demandait ce qu’il lui arrivait.

*

Le bureau de Bouritz donnait sur la cour.

Il entendit les coups de feu et vit les gardes se précipiter :

– Mein Gott,... qu’est-ce qu’il y a ?... Un prisonnier qui s’est échappé ?

Aussitôt, la pensée de Bouritz se reporta vers le général Rolston.

C’était là le prisonnier le plus important :

– Si ça ne peut pas être lui... non, c’est

impossible...

Comme un fou, Bouritz sortit de son bureau.

Il courut à la fameuse cellule.

Là, il poussa un cri de stupéfaction :

– Non, non, ce n'est pas vrai... je dois rêver...
ce ne peut être vrai.

La cellule était bel et bien refermée, mais à l'intérieur, il n'y avait que les deux gardes, étendus, comme morts.

– Mein Gott...

Le pauvre Bouritz ne savait plus que faire.

Il savait qu'il allait encore être blâmé pour cette évasion :

– Si on pouvait se suicider... comme les Japonais... je le ferais aussitôt.

Mais il était trop lâche, c'était là la vérité.

D'autres officiers avaient aperçu la cellule.

La nouvelle de l'évasion de Rolston s'était répandue comme une traînée de poudre.

– Capitaine.

Bouritz sursauta.

Le capitaine était perdu dans ses méditations :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le commandant Von Tracht veut vous voir immédiatement. Il ne semble pas être de bien bonne humeur.

– Mein Gott.

La tête basse, Bouritz se dirigea vers le bureau du commandant.

Encore une fois, les foudres du commandant allaient s'abattre sur sa pauvre tête.

Il frappa à la porte du bureau.

– Entrez, cria Von Tracht, d'une voix de tonnerre.

Bouritz ouvrit timidement la porte et-exécuta le salut militaire :

– Heil Hitler.

Le commandant ne prit même pas le temps de répondre à son salut :

– Enfin, te voilà.

– Oui, commandant.

– Bouritz, nous parlerons de tout cela un peu plus tard... je pourrais te tuer immédiatement, mais je te réserve un petit supplice à ma façon.

Le capitaine tressaillit.

– Pour le moment, il faut faire l'impossible pour retrouver le général.

– Oui, commandant.

– Comment s'est-il enfui ?

– Eh bien... c'est moi qui avais raison...

– Comment cela ?

– Les deux... le lieutenant et le sergent... je vous avais dit que je les suspectais... eh bien, ce sont eux qui l'ont fait évader...

– Hein ?

– Vous ne vouliez pas me croire...

– Ne rejette pas le blâme sur mes épaules. Tu es le seul responsable. Mais vite, nous n'avons pas une seconde à perdre.

– Il faut donner le signalement des deux

hommes.

Ils passèrent à l'action.

Les deux téléphones furent occupés durant les minutes qui suivirent.

Lorsque tous les renseignements furent donnés, Von Tracht décida :

– Allons interroger les deux gardes. Ils se dirigèrent vers la cellule-salon. L'un des gardes, celui que Marius avait assommé, reprenait lentement connaissance.

L'autre dormait encore comme une roche. Soudain Von Tracht se pencha. Près du garde, il y avait un petit papier. Le commandant le ramassa.

– Tiens, il y a quelque chose d'écrit.

Et les deux hommes lurent ensemble, à voix haute :

– À mes deux bons amis, Von Tracht et Bouritz, de la part d'un autre ami, IXE-13.

– Mein Gott...

Bouritz avait pâli de rage.

– Lui... toujours lui...

VI

Laissons les deux Allemands à leurs déboires et le pauvre lieutenant Laustriz à ses difficultés, pour voir ce qui se passe chez l'entrepreneur de pompes funèbres.

Marius et IXE-13 étaient redevenus naturels.

Ils avaient vivement enlevé le maquillage qui cachait leurs véritables traits.

Lorsqu'ils eurent terminé, l'entrepreneur leur dit :

– Maintenant suivez-moi, je vais vous montrer vos cercueils.

Ils sortirent.

Une camionnette se trouvait dans la cour.

L'entrepreneur ouvrit la porte arrière et montra quatre cercueils.

– Montez et couchez-vous dans ces bières.

Malgré eux, nos amis tressaillaient.

– Couchez-vous la tête aux pieds.

– Hem ?

– La tête aux pieds ?

– Parfaitement. Vous allez comprendre pourquoi dans une minute.

Ils obéirent.

L'entrepreneur était sorti de la voiture.

Il revint avec quatre draps noirs.

Il en recouvrit les quatre compagnons.

– Regardez maintenant.

L'entrepreneur ouvrit une boîte et en sortit quatre têtes.

– Mon Dieu... des personnes mortes.

L'entrepreneur sourit :

– Non, ne vous énervez pas, ce sont des têtes de cire... mais le travail est si bien fait qu'on dirait de vraies têtes.

IXE-13 avait compris l'idée de l'entrepreneur.

Il plaça une tête aux pieds des quatre

personnes.

– Et maintenant, le drap comme ça...

On jurerait de quelqu'un habillé jusqu'au cou.

Les figures des morts étaient vieilles, sans sang.

La partie du cercueil qui se clouait cachait justement la tête de nos amis.

– Si on ouvre les cercueils, on les ouvre par ici. Alors, on ne voit que la tête de cire...

– Bonne mère, vous êtes ingénieux.

– Nous sommes des morts à deux têtes, fit Gisèle.

On rit un peu de sa réplique, puis l'entrepreneur expliqua :

– Il y a des trous dans le fond et sur les côtés du cercueil.

C'est ce qui leur permettrait de respirer.

Maintenant, l'heure du départ était arrivée.

L'entrepreneur ferma les couvercles.

Lui et Anna s'assirent à l'avant et le camion se

mit en route.

Tout alla bien jusqu'à la sortie de Berlin, mais comme il allait sortir de la ville, le camion fut arrêté par des gardes.

– Vos papiers ?

L'entrepreneur les montra :

– Voilà...

– Il va falloir fouiller votre camionnette.

– Pourquoi ? mes papiers ne sont pas en règle ?

– Si mais nous sommes à la recherche de trois hommes qui se sont évadés de prison...

– Comme vous voudrez.

Les gardes ouvrirent la porte arrière.

D'un geste répugnant ils entreprirent la tâche de regarder dans les cercueils.

Mais ils les refermaient vivement en voyant les têtes de cire.

– Très bien, vous pouvez partir, maintenant.

– Une minute, j'aurais un service à vous

demander.

– Quoi donc ?

– Vous ne pourriez pas me donner un papier comme quoi vous avez inspecté mon camion. Je ne veux pas être arrêté à tous les dix pieds.

– Un instant.

Le garde revint avec un sergent,

– Je puis bien vous en donner un, dit ce dernier, mais je ne sais pas si ça va vous aider.

Il écrivit quelques mots sur un papier.

– Camion inspecté par sergent Walkroun. Pas de prisonniers, rien que quatre morts. Laissez-passer sans difficulté.

Anna mit le papier dans son sac à main :

– Merci...

Et la voiture démarra de nouveau.

Ils furent arrêtés à plusieurs reprises.

Le papier du sergent opéra merveilleusement à l'exception de trois fois.

Ces trois fois-là, on leva de nouveau les

couvercles des cercueils, mais chaque fois, on les refermait aussitôt.

Les morts ambulants continuaient leur chemin.

Il faisait déjà très noir lorsque la voiture arriva en vue du petit village où un sous-marin attendait nos amis.

Enfin, IXE-13 et ses compagnons sortirent de leurs boîtes.

– Peuchère, il était temps, j'étais à la veille de mourir.

– Moi, j'étais très bien, fit Gisèle.

– Oui, mais toi, tu es petite et moi je suis gros et j'étais bien mal à l'aise...

– Pauvre Marius.

– Il faudra que je me fasse maigrir.

Anna demanda :

– Quelqu'un de vous connaît-il le fonctionnement d'un sous-marin ?

– Les bateaux... ça me connaît, bonne mère.

– Moi, aussi je connais ça les sous-marins, fit

le général Rolston.

– Et moi de même, déclara IXE-13.

Ils n'étaient pas en peine.

Ils descendirent une longue côte et arrivèrent à une petite maison.

L'entrepreneur parla quelques minutes avec le gardien.

Ce dernier sonna une cloche.

Quelques secondes plus tard, on vit l'ombre d'un bateau émerger des eaux.

Puis une chaloupe se dirigea vers la rive.

L'entrepreneur tendit la main à IXE-13 :

– Au revoir et bonne chance...

– Merci, sans vous, je ne sais pas ce que je serais devenu.

– Ne parlez pas de cela... je fais mon possible pour aider une bonne cause... et puis, dites-le à vos amis... tous les Allemands ne sont pas des méchants types.

– Je m'en souviendrai.

La chaloupe venait d'accoster.

IXE-13 remercia aussi la jeune Anna.

– Bon voyage.

– Merci.

Ils prirent place dans la chaloupe.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous les quatre sur le sous-marin.

– Écoutez, dit Rolston, vous êtes fatigués, tous. Pas moi. Je vais prendre le commandement pour quelques heures... nous avons un long voyage à faire...

– C'est parfait.

Il y avait trois cabines seulement, mais c'était suffisant.

On en remit une au général et une autre à Gisèle.

Marius et IXE-13 partagèrent la plus grande.

– Et maintenant, en route vers l'Angleterre.

IXE-13 n'était pas sans ignorer que le voyage ne s'accomplirait pas sans difficultés.

Tout alla bien pendant trois heures.

On se rapprochait tranquillement des côtes anglaises.

Soudain, le général vint frapper à la porte de la cabine d'IXE-13.

Le Canadien se réveilla en sursaut.

– Qu'est-ce qu'il y a, général ?

– Un bateau tout près.

IXE-13 bondit et Marius l'imita.

Rolston continua :

– Je crois que c'est un bateau anglais...

– Eh bien, dans ce cas, il faudrait les avertir.
Nous serions plus en sûreté sur ce bateau que dans ce sous-marin.

– Entendu.

IXE-13 et Marius et Gisèle se levèrent.

Tour à tour, on regarda dans le périscope.

Plus on approchait du bateau, plus on était certain d'avoir affaire à des alliés.

– Eh bien, montons...

Lentement, le sous-marin vint à la surface.

Aussitôt IXE-13 se dirigea vers les puissants projecteurs.

Il se mit à envoyer des signes de détresse tout en laissant savoir au bateau qu'ils étaient des alliés.

Le gros navire se rapprocha peu à peu.

Rendu à quelques pieds, il se mit à envoyer des signaux.

Du bateau on distinguait les croix gammées sur le flanc du sous-marin.

IXE-13 ne cessait de répéter :

– Nous sommes des amis...

Lorsque les deux bateaux furent presque côte à côte, nos amis virent une dizaine de marins sur le pont.

Ils étaient tous prêts à tirer.

La voix du capitaine résonna :

– Qui êtes-vous ?

– Des amis... nous sommes des anglais...

répondit Rolston... nous nous sommes échappés d'Allemagne.

– Eh bien, mettez votre chaloupe à la mer et venez nous rejoindre.

Ce fut fait en l'espace de quelques secondes.

Le général Rolston dévoila son identité.

Il présenta IXE-13 et ses deux compagnons, mais sous des noms fictifs.

– Vous allez où ? demanda le capitaine.

– Nous retournons en Angleterre.

– Parfait, vous y serez dans quelques heures. Qu'allons-nous faire de ce sous-marin ?

– Il n'y a qu'une chose à faire, déclara Rolston, descendez-le, coulez-le.

– À vos ordres, général.

Les canons crachèrent leur feu et bientôt, le sous-marin s'enfonça sous les eaux.

Le capitaine distribua des cabines à ses nouveaux passagers.

– Dormez tranquilles... quand nous arriverons,

nous vous préviendrons.

– Bien capitaine.

Lorsqu'ils se réveillèrent, le bateau n'était plus qu'à deux milles des côtes anglaises.

– Enfin, dit Gisèle... une autre mission de terminée... et elle fut longue.

– Non, tu te trompes Gisèle...

– Comment cela ?

IXE-13 expliqua :

– Elle n'est pas terminée...

– Que veux-tu dire ?

– Il nous reste quelque chose à accomplir, mais j'ai idée que ce sera facile.

– Quoi donc ?

– Démasquer le faux commandant Rolston et le livrer à la justice.

– J'imagine la surprise de cet espion quand il va s'apercevoir que je suis bel et bien vivant.

– Pour moi, peuchère, nous allons rire.

Une heure plus tard, ils montaient tous sur le

train conduisant à Londres.

Le dernier acte allait se jouer.

VII

En arrivant dans la capitale anglaise, IXE-13 se rapporta aussitôt à ses chefs.

C'est-à-dire qu'il fit savoir au bureau du service secret, qu'il était de retour.

Lui et ses deux compagnons avaient loué une chambre dans un hôtel de Londres.

Quant au général, il était demeuré dans la banlieue, car il ne voulait pas se montrer immédiatement.

Le même après-midi, IXE-13 reçut la visite de celui qu'il attendait.

Sir Arthur, le grand chef du service secret.

– Enfin, IXE-13 vous voilà de retour.

– Pour vous dire la vérité, je commençais à être inquiet.

– Eh bien, vous voyez, vous vous êtes inquiété

inutilement.

– Tant mieux...

Sir Arthur alluma un cigare, puis :

– Et le général ?

– Il est de retour à Londres.

– N’était-ce pas là la mission que je devais accomplir, Sir ?

– Oui. Mais il me semble que ce n’est pas possible.

– Rolston était donc bel et bien prisonnier des Allemands ?

– Oui.

– Alors, celui qui le remplace n’est qu’un vulgaire imposteur ?

– Parfaitement.

– Où est le général ?

– En dehors de Londres... Il ne se montrera que quand l’heure sera venue.

– L’heure ?

– Oui, car nous désirons organiser une petite

fête à cet espion nazi... vous comprenez ?

Sir Arthur sourit :

– Oui, oui, je saisis... vous voulez le démasquer et devant tout le monde.

– Exactement.

Sir Arthur se leva.

– Eh bien, je m'en charge. Vous savez où rejoindre le général ?

– Oui.

– Alors, attendez de mes nouvelles.

Sir Arthur retourna chez lui.

Son plan était déjà dressé.

Le lendemain, il téléphona à la maison de Rolston.

– Allô Rolston ! J'ai du nouveau.

– Ah, quoi donc ?

– Je ne puis rien dire au téléphone.

– Pourquoi ?

– Justement parce que c'est trop important. Ça pourrait changer la tournure de la guerre.

– Hein ?

– Vous verrez...

On imagine la joie de l’espion nazi d’apprendre une nouvelle de cette importance.

– Maintenant, je voulais vous demander une faveur.

– Laquelle ?

– Vous savez, il y a plusieurs espions en Angleterre...

– Oui, je sais.

– Eh bien, mes collègues et moi n’osons pas parler de cette affaire aux endroits ordinaires, de peur d’être surpris.

– Si c’est si important.

– Ça l’est..

– Alors ?

– Nous avons pensé... vu que votre maison est grande, que vous pourriez peut-être nous recevoir ?

– Mais c’est une idée magnifique...

– Bon. Maintenant, voulez-vous m’envoyer votre domestique ?

– Mon domestique, pourquoi ?

– Parce que j’aurais quelques mots à lui dire au sujet de ce soir... je veux être sûr de lui...

– Bon, c’est vous qui savez quoi faire, monsieur le ministre.

– Donc, à ce soir ?

– À ce soir.

Le faux Rolston raccrocha :

– Enfin, je vais apprendre quelque chose... Mein Gott, ce n’est pas trop tôt.

Pendant ce temps, Sir Arthur appelait le ministre Smith :

– Smith ?

– Oui ?

– Sir Arthur qui parle. Voici, j’ai un service à vous demander.

– Allez-y.

– Pourriez-vous me prêter votre bureau pour

cet avant-midi seulement.

– Pourquoi ?

– Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est d'une extrême importance.

– Alors, comme vous voudrez, ça va me permettre de me reposer. Vous allez voir que la vie d'un ministre, ce n'est pas toujours rose.

Sir Arthur se rendit au bureau des ministres.

Il prit la place de Smith et une demi-heure plus tard, le domestique de Rolston arrivait.

Il fut surpris d'apercevoir un étranger à la place du ministre.

– Mais, ce n'est pas vous...

– Oui, c'est moi qui vous ai fait demander...

– Bon.

– Jones, vous rappelez-vous, qu'il y a quelque temps, vous avez rapporté aux autorités de curieux changements chez votre maître...

– Oui, et ces changements sont plus nombreux maintenant, mais je m'y suis habitué...

- Eh bien, vous avez raison.
 - Comment cela ?
 - Rolston n'est pas Rolston.
- Le domestique ne comprenait plus rien.
- Que voulez-vous dire ?
 - Eh bien, l'homme qui est chez-vous, qui vous commande, n'est pas le général Rolston.
 - Quoi ?
 - C'est un espion nazi.
 - Vous ne me dites pas ! Alors, vous allez l'arrêter ? Quand avez-vous appris cela ?
 - Nous le savions depuis longtemps...
 - Mais alors ?
 - Il nous fallait des preuves.
 - Et vous les avez ?
 - Oui, je les ai. Le véritable général Rolston est ici, en Angleterre.
- Le domestique n'en revenait pas :
- Ça, ça me dépasse complètement.

– Et maintenant, vous allez nous aider à démasquer le faux Rolston. Écoutez-moi bien. Voici ce que je veux faire.

Et Sir Arthur expliqua son plan au domestique.

Ce dernier l’écoula attentivement.

– Alors, vous avez bien compris ?

– N’ayez crainte, j’exécuterai vos ordres.

Le domestique partit.

Sir Arthur laissa le bureau de Smith et retourna à l’hôtel où se trouvait IXE-13.

– Ça y est, dit-il.

– Quoi ?

– Mon plan est dressé.

– Ah. Et c’est pour quand ?

– Pour ce soir.

Marius était fou de joie :

– Peuchère que j’ai hâte d’y voir la fraise.

– La quoi ?

– La fraise... c’est une expression, expliqua

Gisèle.

– Alors, ce plan, Sir...

– Il est fort simple. Voici.

Et de nouveau, Sir Arthur conta son idée.

– Très bien, dit IXE-13, nous serons exacts au rendez-vous.

Le soir, vers sept heures, IXE-13 et ses deux amis, quittaient Londres pour aller chercher le général Rolston.

VIII

- Vous m’avez sonné maître ?
- Oui. Tu es allé voir le ministre Smith ?
- Oui. Il m’a posé diverses questions sur des sujets de guerre, puis il m’a dit qu’il serait ici ce soir, avec quelques amis.
- En effet.
- Si par hasard j’en entendais quelques paroles, je devrai garder cela pour toi, car il y va de l’avenir du pays.
- Justement.
- Maintenant, le ministre m’a dit qu’il veut que vous les fassiez passer dans la salle à manger, car il y aura des notes à prendre.
- Entendu.
- Moi, général, je les ferai passer au salon tout d’abord, puis à la salle à manger ensuite.

– Oui. D’ailleurs, c’est ce que je désirais faire.

Vers huit heures, Sir Arthur arriva.

Puis ce fut au tour du ministre Smith.

Ensuite, le ministre de la Justice fit son apparition, accompagné de deux principaux hommes d’armée.

Le faux général les avait fait asseoir dans le salon.

– Tout à l’heure, nous passerons dans la salle à manger, nous y serons plus à l’aise pour causer.

– C’est parfait.

*

Dès huit heures, Jones guettait la porte de la cuisine.

À huit heures et dix, il vit quatre personnes descendre de voiture.

Ils se dirigèrent vers la petite porte.

Jones ouvrit :

– Maître...

– Jones.

Le domestique et le général se serrèrent longuement la main.

– Hé, que je suis donc content de vous voir...

– Moi aussi, Jones, surtout après ces quelques jours passés dans les prisons des Allemands, je ne croyais jamais pouvoir en sortir...

– Le principal, c'est que vous soyez vivant.

– Tu as raison... il faut maintenant punir le coupable de toute cette comédie funeste.

– Vous avez raison. Venez avec moi.

Le domestique les emmena dans la salle à manger.. Un fauteuil d'honneur était au bout de la table.

– Voilà votre place, général.

– Mon fauteuil... ah, il y a longtemps que je ne l'ai pas vu.

IXE-13, Marius et Gisèle se retirèrent dans la cuisine.

Tout était prêt.

D'un pas décidé, le domestique se dirigea vers le salon.

Il frappa à la porte :

– Entrez.

– Qu'est-ce qu'il y a, Jones ?

– Le général Rolston vous invite à passer à la salle à manger...

– Nous passerons tout à l'heure.

– Le général Rolston désire que vous veniez immédiatement.

Le faux général se mit à rire :

– Qu'est-ce que c'est que ça, Jones ? Deviens-tu fou ?

– Mais non, monsieur.

L'espion sursauta :

– Monsieur ?

– Je vous répète une dernière fois que le général Rolston désire vous voir, tous, dans la salle à manger.

On voyait à peine la silhouette du vrai général.

Le nazi fit passer ses invités.

– Jones ?

– Oui, monsieur ?

– Comment, encore monsieur ?

– Mais oui.

– Faites de la lumière.

Le domestique sourit :

– Avec un énorme plaisir.

La lumière éclaira la pièce.

Une voix raisonna :

– Bonsoir, messieurs.

Tous poussèrent un cri de surprise.

Là au fond de la pièce, il y avait un second général Rolston.

– Quoi ?

– Par exemple !

Et les exclamations retentissaient de partout.

L'espion nazi était devenu pâle comme la

mort.

En même temps que la lumière s'était allumée, IXE-13 et ses deux inséparables compagnons étaient entrés dans la pièce.

Il y avait trois portes.

Ils en gardaient maintenant chacun une.

– Allez-vous me dire, fit enfin le faux Rolston, qu'est-ce que c'est que cela ? Une mascarade ?

Le général répliqua :

– En effet, une mascarade.

– Qui êtes-vous monsieur ?

– Mais vous êtes fou...

Il se tourna vers les autres hommes :

– Cet homme doit être échappé de l'asile...

– Vous ne pouvez pas dire mieux... en effet, je sors d'un asile... car je viens d'une prison d'Allemagne... mais les fous ce ne sont pas les prisonniers.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous comprenez fort bien... en effet, c'est

une mascarade, mais elle prend fin. Vous allez être obligé de jeter votre masque...

– Alors, en d’autres mots, vous voulez dire que je suis un imposteur ?

– Vous avez deviné juste.

– Par exemple !

– Vous m’avez fait prisonnier et m’avez envoyé en Allemagne pendant que vous preniez ma place, ici, vous, un espion nazi.

Le nazi se voyait perdu.

Mais il essayait encore de bluffer :

– Monsieur, vous oubliez que vous insultez un général. Avant d’avancer de telles paroles il vous faudrait des preuves.

– Des preuves ? Eh bien, interrogez donc le célèbre agent IXE-13.

– IXE-13 ?

– Parfaitement. C’est lui qui m’a délivré...

En quelques mots, IXE-13 conta comment il avait accompli sa mission.

Le nazi ne voulait pas avouer :

– Cet homme ment... on veut ma perte... cet homme ne dit pas la vérité...

– Eh bien, il y aurait un moyen fort simple de la prouver, la vérité...

– Laquelle ?...

– Sachez mon cher espion, qu'un homme n'a pas de double parfait...

– Comment cela ?

– Les empreintes digitales... ça ne change pas... les autorités possèdent celles du véritable Rolston... alors, nous allons nous soumettre à cette épreuve.

Vivement, l'espion plongea la main dans sa poche.

Il en sortit un revolver :

– Haut les mains... tous...

Il marcha vivement vers Gisèle.

La Française dut reculer.

– Vous pensez m'avoir ainsi, mais je ne suis

pas un imbécile.

Il plaça Gisèle devant lui.

– Le premier qui remue, j’abats la petite demoiselle.

Il se mit à reculer.

Puis brusquent, il s’abattit, sans connaissance.

La tête du brave domestique apparut en arrière de Gisèle :

– Hé, hé, il m’avait oublié... mais le vieux Jones est toujours là... quand j’ai vu ce qui allait se passer, j’ai fait le tour par en arrière... j’étais certain que s’il sortait un revolver, il s’attaquerait à la femme... les Allemands sont tous comme cela...

Gisèle le remercia sincèrement.

– Un instant, mes amis. Devant vous tous, fit le général, je veux remercier IXE-13 et ses deux compagnons. Sans eux, nous n’aurions probablement jamais découvert la vérité.

On passa les menottes à l’espion.

– C’est une capture intéressante... je suis

certain qu'il est au courant de bien des choses... comme je suis certain que je réussirai à le faire parler, dit Sir Arthur.

IXE-13 et ses compagnons se dirigèrent vers la sortie.

– Où allez-vous ? demanda Rolston.

– Nous n'avons plus rien à faire ici...

– Écoutez, nous n'avons pas de discussion, comme nous le disions... restez, nous allons fêter ce joyeux événement.

– Certain, fit Jones, ce n'est pas tous les jours que j'ai la chance d'assommer un Allemand.

Le général se montra généreux et on veilla jusque vers minuit.

Enfin, IXE-13 et ses compagnons décidèrent de se retirer.

Comme ils allaient passer la porte, Sir Arthur les appela à part.

– IXE-13.

– Oui, Sir. ?...

– Vous retournez à votre hôtel ?...

- Certainement.
- Comme ça, je saurai où vous rejoindre.
- Ah, je suppose que vous avez une nouvelle mission à me confier ?...
- J’ai toujours un lot de nouvelles missions... je verrai ce que j’aurai à vous donner.
- C’est parfait, Sir, j’attendrai de vos nouvelles.

Ils sortirent.

- Peuchère, nous n’aurons pas grand repos...
- IXE-13 se retourna vers le Marseillais :
- Tu es fatigué ?
 - Mais non !
 - Alors, pourquoi dis-tu cela ?...
 - Parce que j’aime cela... Moi, le repos, ça me fatigue... vivent les aventures, bonne mère !
- Oui, vivent les aventures ! Et nous retrouverons IXE-13, toujours au milieu de mille dangers.

Quelle nouvelle mission lui confiera Sir

Arthur ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 323^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.